

effacé, peut-être par des larmes : *Hommage à mon Angèle, le jour de sa fête le...* 1761. Evidemment, ces tableaux avaient pour leurs propriétaires un prix inestimable. C'était vers eux qu'on devait tourner les regards désignés dans la tristesse ; c'était à eux qu'on devait sourire dans les moments de joie. Les âmes de ceux qu'ils représentaient semblaient être les génies tutélaires de cet humble foyer.

L'aspect des habitants de la mansarde, où l'on devinait que le froid se faisait sentir en hiver, quoiqu'en ce moment l'air embrasé d'une soirée d'été circulât lourdement sous les combles, présentait le même contraste de noblesse et de pauvreté. C'était, d'abord, une femme de quarante-cinq ans environ, ses traits distingués, mélancoliques, disaient qu'elle avait été belle. Les souffrances, plus encore que l'âge, avaient dû creuser les rides de cette figure résignée. Quoique le costume de cette dame fût d'une étoffe commune, son extérieur trahissait une personne née pour le monde et l'opulence. Assise en face du portrait qui représentait un homme vêtu de noir, elle regardait les traits reproduits sur la toile, comme la Madeleine devait regarder le Christ du pied de la croix. Son visage était pâle ; des larmes coulaient sur ses joues, et ses lèvres murmuraient une prière. Debout près d'elle, et silencieux comme elle, un beau jeune homme contemplait aussi avec recueillement la peinture sacrée. Il portait l'uniforme des bas officiers des gardes-françaises, et sûrement il ne devait qu'à son mérite le grade dont il était revêtu, car ce grade ne s'achetait pas. Son épée, jetée négligemment sur une table voisine, semblait attendre d'être tirée du fourreau pour une grande cause. Enfin, un vaillant en veste grossière et en tablier de cuir se tenait à quelques pas, dans l'attitude du respect ; il s'appuyait d'une main sur un fusil rouillé, et retournait dans l'autre son chapeau orné d'une cocarde tricolore.

Cette contemplation pieuse semblait durer depuis quelques instants, quand la dame abaissa sur le jeune garde-français ses yeux pleins de larmes.

— Jules, s'écria-t-elle avec exaltation, te souviendras-tu que tu es le fils de Prévot de Beaumont, et que tu as à venger ton père !

— Oh ! je m'en souviendra, ma mère ! dit le soldat avec orgueil.

Madame de Beaumont, car c'était elle, sourit doucement. Ayant fait signe à son fils de s'approcher, elle lui dit d'un air solennel :

— Avant de te laisser partir, je te dois compte des motifs qui me poussent, moi pauvre femme, à te mettre les armes à la main, à t'exposer peut-être au sort du héros dont tu es le fils...

L'émotion la força de s'arrêter pendant quelques instants. Jules saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers. Elle reprit :

— Je t'ai parlé bien souvent, mon fils, de cette épouvantable nuit où je vis ton père pour la dernière fois. Tu étais encore presque au berceau, tu n'as pu en garder le souvenir ; mais, en ce moment terrible où l'on entraînait Prévot, je lui dis en te prenant dans mes bras : " Ton fils te vengera. " Ce vœu que j'ai fait en ton nom, Jules, c'est à toi de l'accomplir... Quand je le prononçai, j'étais riche encore, je ne savais pas qu'un jour cette cause du peuple deviendrait la mienne, que j'aurais aussi, et pour toi et pour moi, à déplorer la cherté du pain... Quoiqu'il en soit, ton père, en m'entendant prononcer ces paroles, nous regarda avec une suave espérance, sourit et s'abandonna à ses gardes... Depuis ce temps, Dieu et les pierres de quelque cachot savent seuls ce qu'il est devenu !

Jules de Beaumont essaya d'interrompre Angèle, dont ces souvenirs déchiraient le cœur ; mais elle continua :

— Ce n'est pas tout, mon enfant ; je te dois l'aveu d'une faute dont j'ai bien des fois demandé pardon à Dieu et à la mémoire de ton père. J'ai été très coupable, le jour où, voulant conserver à sa famille l'homme prédestiné qui avait une haute mission à remplir, j'anéantis les papiers dont la perte a causé tant de maux. Peut-être un pauvre vieillard, mort

depuis en gémissant des suites de ma faute (et Angèle jeta un regard sur un des portraits), pouvait-il réclamer une part dans la responsabilité de cet acte insensé, trop hardi pour une femme ignorante et soumise aux ordres de mon mari, comme je l'étais... Mon fils, c'est toi qui es chargé d'acquitter la dette de ton aïeul et la mienne envers ce malheureux peuple, qui depuis longtemps souffre la faim !

— Et je l'acquitterai, ma mère ; je l'acquitterai, je vous le jure.

— Tu sais le reste, Jules ; à cette époque, déjà si éloignée de nous, je voulus plusieurs fois aller me jeter aux pieds du roi pour lui demander la grâce de mon infortuné mari ; je ne pus jamais pénétrer jusqu'au trône. Je me disposais à renouveler mes tentatives, quand on vint brutalement m'annoncer que ton père était mort en prison. On s'empara de tout ce qu'il possédait ; on nous chassa de cette maison où tu étais né. Je fus forcée de me retirer dans cette mansarde, avec une modique rente qui est toute ma fortune, et ces deux portraits, arrachés au prix de mes derniers bijoux à la rapacité de nos persécuteurs... Ce fut alors, mon fils, continua la pauvre femme en levant les yeux sur le vieil ouvrier d'un air affectueux, que cet excellent Boyrel, l'ami et le compagnon de ton père, vint nous trouver, nous offrit ses secours... Il nous a aidés du travail de ses mains quand nos ressources ne pouvaient suffire à nos besoins, lui père de famille, et qui avait aussi de son côté à lutter contre la misère !

Boyrel voulut parler ; mais la voix de madame de Beaumont était si vibrante, si plaintive ; sa douleur avait un tel caractère de grandeur et de majesté, qu'il n'osa l'interrompre.

— J'ai dû te rappeler ces faits, mon fils, reprit-elle, afin qu'au moment de combattre les persécuteurs de ton père, tu comprennes tous tes devoirs, et aussi, Jules, pour que tu saches par quel douloureux sacrifice je veux expier mes fautes. Je n'ai que toi, mon fils, pour tout bien, pour toute gloire et toute espérance, et je t'envoie peut-être à la mort !

Cette fois son courage de femme spartiate se brisa : elle laissa échapper des sanglots.

— Non, ma mère, non, je ne mourrai pas ! s'écria le jeune garde-français en la pressant sur son cœur ; Dieu serait injuste de vous priver ainsi un à un de tous ceux que vous avez aimés sur terre... Je reviendrai près de vous, je reviendrai bientôt, et cependant j'aurai vengé mon père, j'aurai purifié de mes larmes la pierre du cachot où il a rendu le dernier soupir.

— Allons, courage, morbleu ! dit à son tour le vieux Boyrel d'un ton cordial, quoique rude : toutes les balles et tous les boulets n'arrivent pas à leur destination, que diable !... D'ail leurs, madame, ajouta-t-il en haissant la voix et en se rapprochant d'Angèle, M. Jules ne manquera pas d'amis... Pour ma part, je sais combien il est bouillant et emporté ; je veillerai sur lui, soyez-en sûre.

— Oh ! oui, veillez sur lui, dit Angèle, en joignant les mains ; mettez le comble à vos bienfaits en le protégeant dans les combats comme vous l'avez protégé dans les misères de son enfance. N'oubliez pas qu'il est le denter de la veuve dans cet impôt d'enfants généreux que chaque mère paye aujourd'hui à la patrie.

— Je n'oublierai jamais, interrompit Boyrel, qui sentait combien ces épanchements affaissaient le courage. Allons, monsieur, continua-t-il en prenant son fusil et en se tournant vers Jules de Beaumont, il est temps d'aller retrouver nos camarades, ils sont si impatients, qu'ils commenceraient sans nous... Et vous, madame, bon espoir ! Qui sait, ajouta-t-il, comme entraîné par une idée dominante, quels secrets nous découvrirons derrière les vieilles murailles de cette prison d'Etat ? Qui sait si des morts ne se lèveront pas, comme par miracle, du fond de ces cachots obscurs ? On raconte d'étranges choses sur la Bastille, et peut-être...

— Que voulez-vous dire ? s'écria le garde française.

— Eh bien ! reprit Boyrel en étudiant l'effet de ses paroles, si l'on en croit certains bruits répandus depuis peu, il serait possible que l'on trouvât dans les caveaux de la Bastille bien